

Maillons du filet byronien en Suisse

Autor(en): **Beer, Gavin de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **3 (1970)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-871027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MAILLONS DU FILET BYRONIEN EN SUISSE

Le sujet de Byron et la Suisse est passionnant des points de vue biographique, historique et littéraire, ce qui ne rend que plus regrettable le fait que les commentateurs qui s'en sont occupés ont rivalisé de mauvais travail : déductions fausses, *non sequitur* à jet continu, erreurs de dates et de références, contre-sens de traduction, conclusions inacceptables, qui en font un véritable gâchis. Presque seule, l'étude ¹ que le professeur Heinrich Straumann, de Zurich, lui a consacrée, se signale par l'objectivité et l'analyse précieuse du sujet qui se dégage du texte de ce sympathique érudit. C'est que, justement, l'érudition est nécessaire aux commentateurs.

Il ne saurait être question, ici, de faire une étude complète des relations culturelles entre Byron et la Suisse, mais seulement de relever quelques-uns des points qui ont été les plus méconnus ou les plus mal connus.

Un des aspects les plus attrayants des études d'histoire littéraire est la toile d'araignée qui relie et englobe personnages et endroits et en fait un tissu d'associations humaines ; la Suisse est particulièrement riche à cet égard, et Byron un des meilleurs exemples.

Le premier maillon reliant Byron à la Suisse fut noué longtemps avant son arrivée dans le pays, car son précepteur, quand il était encore étudiant à Cambridge, fut le révérend George Frederick Tavell, membre d'une famille payernoise, né le 7 mai 1772 à Saint-Augustin en Floride, fils de Béat-Jacob-David Tavel et de Victoire-Frédérique-Catherine Boyve, de Neuchâtel, couple qui s'établit en Floride en 1771 pour quelques années avant de s'installer à Londres. En 1797 Béat-Jacob-David revint à Payerne où il possédait une belle maison « rière Chapelle », un fief « rière la baronnie de Grandcour », une maison et deux moulins à Corcelles ².

¹ Heinrich STRAUMANN, *Byron and Switzerland*, Nottingham 1949.

² Renseignements aimablement communiqués par MM. les professeurs Henri Perrochon et Ernest Giddey.

George Frederick Tavell resta en Angleterre et fit ses études à Trinity College, Cambridge, où il fut « tutor » (précepteur chargé de surveiller les études des étudiants) de 1801 à 1811. Outre Byron, il y avait parmi les étudiants de Trinity College George Henry FitzRoy, comte d'Euston, fils du troisième duc de Grafton, l'ami de Voltaire. Tavell gagna si bien l'amitié de la famille qu'il épousa la fille du duc, Lady Augusta FitzRoy. Il figure dans un poème de Byron : « Hints from Horace »¹. Quittant Cambridge, il fut pasteur de Hacheston et ensuite de Compsey Ash, paroisses toutes deux situées dans le comté de Suffolk. Il mourut en 1829.

Le maillon suivant dans le filet byronien fut plus compliqué. Au dix-huitième siècle, Jacques Cazenove, de Genève, s'établit à Londres comme commerçant. Ses deux fils, Henry et James, sujets britanniques, se rendirent à Paris après la Paix d'Amiens, en 1803, pour renouer les affaires avec les correspondants de leur père, mais tombèrent bientôt sous le coup du décret de Bonaparte, lancé le 22 mai 1803, constituant prisonniers de guerre tous les Anglais, même civils, âgés de 18 à 60 ans. Les Cazenove furent dirigés sur Genève, où ils furent aux arrêts pendant plus de sept ans, jusqu'au moment où ils prirent la décision de s'enfuir. Par la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et la Serbie, munis de passeports qu'ils s'étaient fait établir en Suisse comme des Danois qui avaient perdu les leurs, ils atteignirent Athènes où, le 1^{er} mars 1811, ils trouvèrent Byron et lui rendirent visite. Celui-ci leur donna une lettre² pour son ami John Cam Hobhouse, et les frères Cazenove, s'étant embarqués le 8 mars, et après des escales à Malte et à Gibraltar, atteignirent l'Angleterre le 16 juillet³.

La fuite des Cazenove ne tarda pas à attirer l'attention de Madame de Staël, qui rongea son frein à Coppet et voulut les imiter, d'autant plus que, comme le dit Madame Necker-de Saussure, « son dessein avait toujours été de visiter la Grèce, et de puiser à la source la couleur orientale qui devait animer son poème de *Richard-Cœur-de-Lion* ». Mais les choses ne se passèrent pas ainsi, et ce fut par la Russie et la Suède que Madame de Staël arriva en Angleterre, où elle fit la connaissance de Byron en personne, en 1813.

¹ BYRON, *Letters & Journals*, edited by R. E. PROTHERO, vol. 1, p. 79, London 1898.

² BYRON, *Letters & Diaries*, edited by P. QUENNEL, vol. 1, p. 92, London 1950.

³ Gavin DE BEER, « Madame de Staël et les Anglais », *Genava*, n. s., tome XV, 1967, p. 161.

L'année suivante, Madame de Staël retourna à Coppet. Les œuvres de Byron n'étaient pas encore connues en Suisse ; le 24 septembre 1814, John Mayne entra à Genève dans une librairie tenue par Mademoiselle Cherbulliez, et constata que les ouvrages anglais les plus récents étaient ceux de Samuel Johnson et d'Oliver Goldsmith. La libraire avait entendu parler de Walter Scott et de Byron, mais n'avait pas leurs ouvrages.

Ce fut Madame de Staël qui introduisit les œuvres de Byron à Genève, en faisant jouer des petites pièces de théâtre adaptées de poèmes de Byron. L'année suivante, Charles-Victor de Bonstetten fit une causerie sur Voltaire et Byron, et en 1816, le lion lui-même arriva à Genève où il fit étape en attendant son ami Hobhouse avant de poursuivre son voyage à Venise. J'ai décrit ailleurs¹ les relations entre Byron et Madame de Staël en Suisse, et je n'ai pas à m'en occuper ici.

Le voyage de Byron de Londres à Genève a été décrit et commenté avec tant d'erreurs que, dans l'intérêt de la vérité, il vaut la peine de s'y arrêter. On a prétendu que la rue Lord-Byron à Paris tire son nom d'un séjour que le poète y aurait fait². Il n'en est rien, car il ne mit jamais les pieds en France. D'autres commentateurs ont commis l'erreur de croire que le gouvernement français lui avait refusé un passeport. Ainsi André Maurois³, en parlant de Byron et son entourage, écrit : « La France leur étant fermée, ils descendirent vers la Suisse par la vallée de la Meuse et celle du Rhin. » Claire-Eliane Engel⁴ précise : « Byron arrivait lentement, par les Flandres et l'Allemagne, puisque le gouvernement français lui avait refusé un passeport. » Ce n'est pas vrai. Le gouvernement français ne refusa pas un passeport à Byron pour la bonne raison qu'il n'en avait jamais sollicité un, fait qui ressort du dépouillement des liasses se référant aux passeports aux Archives de France, travail très aimablement entrepris à mon instance⁵ par M. André Chamson, directeur-général des Archives, et ses services.

Byron avait bien d'autres raisons de conspuer le sol français. En Angleterre il avait déjà choqué Madame de Staël par ses sentiments

¹ Gavin DE BEER, « Madame de Staël et les Anglais », *Genava*, n. s., tome XV, 1967, p. 161.

² *Guide littéraire de la France*, Paris, Hachette, 1964, p. 35.

³ André MAUROIS, *Byron*, Paris, Le Livre moderne illustré, t. 2, p. 42.

⁴ C.-E. ENGEL, *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie 1816*, Chambéry, Dar-del, 1930, p. 9.

⁵ Gavin DE BEER, « Byron's French Passport », *Keats-Shelley Memorial Bulletin*, London, vol. 20, p. 31, 1969.

jacobins, et elle eut été encore plus confuse si elle l'avait entendu s'écrier, le 20 juin 1815, quand il apprit la nouvelle du désastre de Napoléon à Waterloo¹ : « J'en suis navré. » C'est dans le même ordre d'idées que Byron écrivit² à Hobhouse de Carlsruhe le 16 mai 1816 : « A Mannheim nous traversâmes le Rhin et nous continuons sur la rive orientale, afin d'éviter le tronçon français de Strasbourg, n'ayant pas de passeports français, ni aucun désir de voir un pays déchu et un peuple opprimé. » Byron détestait la Restauration des Bourbons, et une de ses raisons pour passer par les Pays-Bas fut de voir Waterloo.

Pour les détails du voyage de Byron, on est encore en plein gâchis, en raison des erreurs des commentateurs. Le Journal³ tenu par John William Polidori, médecin accompagnant Byron, dit clairement qu'ils arrivèrent le 20 mai à Bâle, d'où, le lendemain, ils convinrent avec un voiturier de les transporter à Genève en cinq jours. L'itinéraire passa par Liestal, Soleure, Berne, Morat, Avenches et Lausanne. Claire-Eliane Engel⁴ fait passer Byron par Lucerne, ville qu'il ne visita jamais, le 17 mai soit trois jours avant son arrivée en Suisse.

A Avenches se situe un épisode qui regorge d'erreurs, lesquelles en font une véritable comédie. Byron avait avec lui la traduction anglaise des Lettres de Friedrich von Matthiesson⁵, par lesquelles il apprit l'existence de la fameuse inscription de Julia Alpinula publiée dans le recueil de Janus Gruterus :

IVLIA ALPINVLA HIC IACEO / INFELICIS PATRIS
 INFELIX PROLES / DEAE AVENT. SACERDOS /
 EXORARE PATRIS NECEM NON POTVI / MALE
 MORI IN FATIS ILLI ERAT / VIXI ANNOS XXIII

Ce texte est évidemment basé sur un passage de Tacite qui fait mention de Julius Alpinus, prud'homme d'Avenches qui, l'année des trois empereurs, en 69, misa sur Galba, et fut exécuté par Aulus Caecina, commandant de la 21^e Légion pour le compte de Vitellius. Or personne n'avait vu cette inscription, que Byron chercha soigneusement à Avenches, mais sans succès. La tragédie inspira néanmoins

¹ George TICKNOR, *Life, Letters and Journals*, vol. 1, p. 50, London 1876.

² *Lord Byron's Correspondence*, edited by John MURRAY, vol. 2, p. 7, London 1922.

³ *The Diary of John William Polidori*, edited by W. M. ROSSETTI, p. 91, London 1910.

⁴ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 10.

⁵ Frederick MATTHISSON, *Letters*, translated by A. Plumptre, London 1799 ; Gavin DE BEER, *Speaking of Switzerland*, p. 111, London 1952.

les strophes LXV à LXVII du troisième chant de *Childe Harold*, auxquelles Byron ajouta une note dans laquelle il dit qu'il ne connaissait aucune composition humaine plus touchante que celle-ci, ni une histoire d'un plus profond intérêt. « Ce sont des noms et des actions qui ne devraient jamais périr. »

Byron n'était pas seul à se laisser attendrir par cette histoire ; Philippe-Sirice Bridel¹, Johannes von Müller², Frédéric-César de La Harpe³, Louis Levade⁴, Lady Charlotte Bury⁵, Juste Olivier, Jacob Burckhardt, Franz Regis Krauer, J. J. Schaedelin et Adolphe Ribaux⁶ s'y laissèrent tous prendre, car l'inscription de Julia Alpinula est un faux, fabriqué par Paul Wilhelm Merula, de Dordrecht, envoyé en mission par Juste Lipse au XVI^e siècle, pour recueillir des inscriptions lapidaires romaines. La supercherie fut dévoilée par le savant Philip Henry Stanhope, plus tard 5^e comte Stanhope⁷.

Mais le plus étonnant dans toute cette histoire, c'est que la 4^e ligne du texte de la prétendue inscription a été traduite par tous les commentateurs : « Mes prières ne servirent à rien pour sauver mon père de sa mort tragique. » Il fut réservé au professeur W. M. Edwards, d'Oxford, de faire remarquer que ces mots en latin du 1^{er} siècle de notre ère ne pouvaient se traduire autrement que par la phrase absurde « mes prières furent infructueuses pour obtenir la mise à mort de mon père ». Emportés par leur sympathie pour Julia Alpinula, les commentateurs négligèrent de vérifier leur version latine. On dirait que le faussaire avait rédigé cette ligne exprès, comme piège pour attraper les empressés et comme témoignage de la falsification pour ceux qui savaient le comprendre⁸.

Le côté littéraire du séjour de Byron en Suisse a été traité de main de maître par Heinrich Straumann⁹, de Zurich, dans une

¹ P. S. BRIDEL, « Fragment d'un poème national », *Le conservateur suisse*, t. 7, p. 428, Lausanne 1815.

² J. DE MÜLLER, *Histoire de la Confédération suisse*, t. 1, p. 61, Genève et Paris 1836.

³ F. C. DE LA HARPE, *Lettres de Julius Alpinus, citoyen d'Aventicum, aux Helvétiens, sur l'ajournement du Corps Législatif helvétique et sur la situation de nos affaires*, Lausanne 1800 ; *Julia Alpinula, prêtresse de la déesse Aventine, fille de Julius Alpinus, aux Proconsuls de la République*, Lausanne 1800.

⁴ LOUIS LEVADE, *Dictionnaire géographique et historique du Canton de Vaud*, Lausanne 1824.

⁵ Lady Charlotte BURY, *Conduct is Fate*, London 1822.

⁶ Voir les titres dans F. STAHELIN, *Die Schweiz in römischer Zeit*, p. 191, Basel 1948.

⁷ P. H. STANHOPE, *Quarterly Review*, vol. 78, p. 61, London 1846.

⁸ GAVIN DE BEER, *Notes & Queries*, vol. 201, p. 52, London February 1956.

⁹ H. STRAUMANN, *Byron and Switzerland*, Nottingham 1949.

étude fort remarquable où, par une analyse serrée et féconde, il a su suivre les traces du processus créateur à partir des impressions senties par Byron jusqu'à la formulation de l'image poétique dans le travail achevé. Il est dommage que les autres commentateurs n'aient pas été en mesure de fournir des études aussi objectives et consciencieuses.

Byron arriva à Genève le 25 mai 1816 et descendit à l'auberge de Sécheron. Le poète Shelley, avec son amante Mary Godwin et la demi-sœur¹ de celle-ci, Claire Clairmont, l'avaient devancé, car Claire, qui s'était déjà imposée, presque de force, à Byron comme maîtresse, à laquelle il avait imprudemment annoncé qu'il ferait étape à Genève, obtint de Shelley qu'ils s'y arrêteraient aussi. Parmi les Anglais séjournant à Genève se trouvait Sylvester Douglas, Lord Glenbervie, qui écrivit dans son journal² : « entre plus de soixante voyageurs anglais ici, il y a Lord Byron, qui est conspué par tout le monde. On raconte sur lui une étrange aventure, à l'auberge de Dejean. Il habite maintenant une villa [la villa Diodati] sur la rive savoyarde du lac avec une femme qui, paraît-il, serait une Mrs Shelley, épouse de l'homme qui tient le café de Mount Street [à Londres] ». Il serait difficile d'accumuler dans une phrase plus d'erreurs. D'abord, le propriétaire du café de Mount Street était John Westbrook, père de Harriet Westbrook que Shelley avait épousée et désertée. Glenbervie a donc confondu Byron avec Shelley, Shelley avec John Westbrook, Harriet Westbrook avec Mary Godwin, et Mary Godwin avec Claire Clairmont. C'était déjà suffisant comme brouillard, mais Claire-Eliane Engel³ y a ajouté en traduisant les mots de Glenbervie au sujet de la femme, « who it seems proves to be », par la phrase « c'est à peu près prouvé » ; mauvais contre-sens. C'est presque avec soulagement qu'on trouve une erreur simple, comme quand la vicomtesse d'Haussonville⁴ dit que pendant son séjour à Genève, Shelley traduisit le *Faust* de Goethe de vive voix à Byron. Ce ne fut pas Shelley, mais Matthew Gregory Lewis, en séjour chez Byron, qui lui fit la traduction. L'épisode n'a d'ailleurs d'importance que dans la mesure où *Faust* joua un rôle dans l'inspiration de *Manfred*.

¹ On l'appelle demi-sœur, mais il n'y eut aucune parenté entre Mary Godwin et Claire Clairmont, toutes deux issues de premiers lits de parents qui s'épousèrent ensuite.

² Lord GLENBERVIE, *Diaries*, vol. 2, p. 160, London 1928.

³ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 23. Lire : « paraît s'avérer être. »

⁴ Vicomtesse D'HAUSSONVILLE, *Les dernières années de Lord Byron*, p. 131, Paris 1874.

Pour Byron à Genève, la grande distraction, ce fut le lac qu'il parcourut en tous sens, jour et nuit, dans son bateau. Plus tard, il demandera à Thomas Medwin¹ : « Que sont devenus mon batelier et mon bateau ? » On sait par Byron lui-même² que c'était une embarcation anglaise, non pontée, apportée de Bordeaux. On sait par Thomas Moore³, biographe de Byron, qu'elle coûta vingt-cinq louis, avait un mât, et était alors la seule embarcation sur le lac à avoir une quille. Medwin⁴, qui la vit deux ans après, épave à moitié submergée dans l'eau, ajouta qu'elle fut construite selon le système scandinave, les planches de la coque se chevauchant; mais elle était trop étroite, de sorte qu'elle risquait de chavirer, et avait trop de tirant d'eau. « Comme la plume de Voltaire, dont plusieurs centaines ont été vendues à des Anglais comme authentiques, il y avait à ce moment-là une chaloupe à Genève qui passait pour avoir été le bateau de Byron. » Etranges les liens au moyen desquels les pèlerins se mettent en rapport avec le passé : la blanchisseuse de Rousseau à Môtiers⁵, le jardinier de Voltaire à Ferney⁶, le marguillier qui l'enterra fut le seul lien que François Vernes⁷ put trouver avec Madame de Warens. Par contre, Maurice, le batelier de Byron, n'eut pas si longtemps à attendre avant d'être recherché à cause de son maître.

La comtesse de Blessington dit dans son journal⁸, le 8 octobre 1822, donc du vivant de Byron : « Nous fîmes une promenade sur le lac, le rameur étant Maurice, batelier employé par Lord Byron pendant son séjour ici. Maurice parle du noble poète avec enthousiasme, et adore raconter des anecdotes sur lui. Il nous dit que Lord Byron ne monta jamais dans son bateau sans porter avec lui une caisse de pistolets, précaution bien superflue selon Maurice. Il le décrivit comme en général silencieux et distrait des heures entières, puis soudain se mettant à écrire avec grande rapidité dans un livre

¹ Thomas MEDWIN, *Conversations of Lord Byron*, p. 12, London 1824.

² *Lord Byron's Correspondence*, vol. 2, p. 11, London 1922.

³ Thomas MOORE, *Letters and Journals of Lord Byron*, vol. 2, p. 31, London 1830.

⁴ Thomas MEDWIN, *Life of Shelley*, Oxford 1913.

⁵ [Thomas HOOKHAM], *A walk through Switzerland*, p. 7, London 1818 ; M. BELLOT, *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. 7, Genève, 1911.

⁶ E. WILKLEY, *Notes of a Ramble through France, Italy, and Switzerland, &c.*, London 1836.

⁷ [F. VERNES], *Promenade au Mont Blanc et autour du lac de Genève*, t. 1, Londres 179 .

⁸ Countess of BLESSINGTON, *The Idler in Italy*, vol. 1, p. 65, London 1839.

qu'il avait toujours sur lui. Son apparence, pour se servir du mot de Maurice, était 'Magnifique', et différente de celle d'autres hommes par sa fierté. 'Il portait les yeux aux cieux', dit Maurice, 'comme s'il leur en voulait de le tenir ici-bas, car c'est un homme qui ne craint rien, ni d'en haut ni d'en bas. Il passait des nuits entières sur le lac, et choisissait toujours le temps le plus orageux pour de telles excursions. Pendant le séjour du Lord à Diodati, ajouta Maurice, je ne vis jamais approcher du mauvais temps sans être sûr qu'il m'enverrait chercher, et plus le vent était fort, plus le lac était agité, plus il le goûta. Souvent nous restions dix-huit heures à la fois au large, par très gros temps. Lord Byron nage tellement bien qu'il n'a rien à craindre de l'eau'. »

Maurice avait eu l'occasion de constater les prouesses de Byron à la nage, car il raconta en 1826 à Benjamin Disraeli¹, plus tard Lord Beaconsfield et premier ministre de Grande-Bretagne, qu'un jour Byron lui proposa une course à la nage à travers le lac, pour cinq napoléons. A la vue de son pied qui paraissait mal formé, Maurice crut qu'il n'aurait pas de difficulté à gagner, mais ce fut Milord qui le battit de cinq minutes. Il est vrai que Byron boitait légèrement et traînait du pied, mais celui-ci n'était pas mal formé, ainsi qu'on a pu constater par ses bottines pieusement conservées par son éditeur John Murray; il avait une contraction musculaire d'origine nerveuse.

Les autres anecdotes de Maurice sont sujettes à caution; Byron était mort, et on avait déjà commencé à broder sur sa légende, surtout en ce qui concernait la visite de Byron au château de Chillon. Ces fantaisies percent déjà dans le récit de Chateaubriand², écrit en 1831: « Pendant mes promenades en bateau, un vieux rameur me raconte ce que faisait Lord Byron, dont on aperçoit la demeure sur la rive savoyarde du lac. Le noble pair attendait qu'une tempête s'élevât pour naviguer; du bord de sa balancelle, il se jetait à la nage et allait au milieu du vent aborder aux prisons féodales de Bonivard; c'était toujours l'acteur et le poète. Je ne suis pas si original; j'aime aussi les orages; mais mes amours avec eux sont secrets, et je n'en fais pas confidences aux bateliers. »

Mais c'est à Alexandre Dumas que reviennent, sans contredit, les palmes du romancier, voire du dramaturge, quand il écrit dans ses *Impressions de Voyages*, en 1832: « Un soir, c'était en 1816, par une de ces belles nuits [donc, pas de tempête?] qu'on croirait que Dieu a faites pour la Suisse seule, une barque s'avança

¹ W. F. MONYPENNY, *Life of Benjamin Disraeli*, London 1910.

² CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris 1880.

silencieusement, laissant derrière elle un sillage brillanté par les rayons brisés de la lune ; elle cinglait vers les murs blanchâtres du château de Chillon, et toucha au rivage sans secousse, sans bruit, comme un cygne qui aborde ; il en descendit un homme au teint pâle, aux yeux perçants, au front découvert et hautain ; il était enveloppé d'un grand manteau noir qui cachait ses pieds, et cependant on s'apercevait qu'il boitait légèrement. Il demanda à voir le cachot de Bonivard, il y resta seul et longtemps, et, lorsqu'on rentra après lui dans le souterrain, on trouva, sur le pilier même auquel avait été enchaîné le martyr, un nouveau nom dont voici la copie exacte : **BYRON.** »

Claire-Eliane Engel ¹ a eu raison de soupçonner que cette histoire du nom gravé sur un pilier, qui est de granit, fut inventée de toutes pièces. Cela survint sûrement en 1817, date à laquelle Louis Simond ² le vit, et aussi date à laquelle le fameux poème *The Prisoner of Chillon*, publié en 1816, commença à être connu en Suisse, et conduisit à l'utilisation du nom de Byron pour les besoins de la propagande touristique. En 1824 John Smith ³ vit aussi le nom de Shelley, gravé sur le mur du cachot ; il s'était noyé en 1822 et sa mort attira l'attention sur lui et sur le fait qu'il avait accompagné Byron ; d'où ce supplément d'eau au moulin de la propagande. Elle existe encore de nos jours ; la brochure qui décrit le jardin glaciaire de Lucerne énumère parmi ses illustres visiteurs Darwin qui ne le vit jamais ; et le général Augustin Guillaume, maire de Guillestre, au débouché de la vallée du Queyras, fut souvent pressenti par les *sindachi* de bourgades italiennes pour lui demander de faire passer Annibal chez eux, ce qui ne manquerait pas d'augmenter le nombre des touristes et leur chiffre d'affaires.

Marc Monnier ⁴ ajoute à la confusion : « Byron partit un jour en bateau de Clarens avec son ami Hobhouse pour l'îlot rocheux qui porte depuis mille ans le château de Chillon... Quelques jours après, à Ouchy, retenu par la pluie un jour entier dans une auberge, il écrivit le *Prisonnier* de Chillon. » Marc Monnier a tout simplement confondu, mélangé et déformé les événements de deux voyages que Byron fit autour du lac ; le premier en bateau avec Shelley en juin 1816 ; le second en carrosse avec Hobhouse en septembre 1816. Il est regrettable de les confondre, car chacun contenait de quoi intéresser le lecteur.

¹ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 100.

² L. SIMOND, *Voyage en Suisse*, t. 1, p. 290, Paris 1824.

³ JOHN SMITH, *A Month in France and Switzerland*, p. 146, London 1825.

⁴ MARC MONNIER, *Genève et ses poètes*, pp. 30, 33, Paris et Genève 1874.

Le 22 juin 1816, Byron et Shelley quittèrent Coligny et atteignirent Nernier. Le 23 ils couchèrent à Evian, et le lendemain, au large de Meillerie, ils essuyèrent une tempête qui faillit tourner au désastre. Cette tempête du 24 juin a été confondue par certains auteurs avec le magnifique orage qui figure dans la strophe 92 du troisième chant de *Childe Harold*, où une note précise qu'il eut lieu le 13 juin. Le 25 juin, après avoir couché à Saint-Gingolph, Byron et Shelley arrivent au château de Chillon, visitent le cachot de Bonivard, et continuent en bateau jusqu'à Clarens, où ils font un pèlerinage aux Bosquets de Julie.

Le 26 juin, ils revoient encore une fois les Bosquets de Julie, et s'embarquent pour Ouchy où ils descendent à l'Hôtel de l'Ancre (aujourd'hui Hôtel d'Angleterre) et couchent. Le lendemain ils rendent visite à la maison de Gibbon à Lausanne. Le 28, retenu à l'hôtel par le mauvais temps, Byron rédige son poème, *The Prisoner of Chillon*. Deux jours de navigation à partir du 29 les ramènent à Genève le 30 juin. Claire-Eliane Engel¹ les fait revenir à Genève le 29 juin, parce que, dit-elle, le 29 Byron écrivit une lettre de la Villa Diodati à Samuel Rogers. C'est bien un 29 que Byron écrivit cette lettre, mais le 29 juillet et non pas le 29 juin².

Chamonix n'est certes pas en Suisse, mais pour l'étude des idées des touristes, surtout s'ils sont poètes, il est impossible de l'en séparer. Le 21 juillet 1816, Shelley accompagné de Mary et de Claire, entame l'excursion obligatoire de Genève à Chamonix. L'arrivée a lieu le lendemain ; le 23 est consacré à une visite à la source de l'Arveyron et au glacier des Bossons, le 24 à une tentative d'ascension au Montenvers, repoussée par le mauvais temps, mais réussie le 25. Retour à Genève le 26, après une nuitée à Sallanches. Le 29 août, le même voyage fut entrepris par Byron accompagné de Hobhouse, mais les deux amis ne passèrent qu'un jour à Chamonix, et ne montèrent pas au Montenvers, fait que Claire-Eliane Engel³ a le mérite de souligner, mais qui, par *non sequitur*, a conduit à d'autres erreurs.

Il s'agit de l'affichage par Shelley de ses sentiments non conformistes, philanthropiques, démocratiques et athées, rédigés par lui en caractères grecs sur les pages de registres d'auberges. En voyant cette

¹ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 42.

² BYRON, *Letters and Journals*, vol. 3, p. 340, London 1899. La chronologie du tour du Léman est étudiée à fond dans Gavin de BEER, « Shelley's Journeys : around Lake Geneva (with Byron)... » dans *Shelley and his Circle*, edited by Kenneth Neill CAMERON, Harvard University Press, vol. 4, p. 690, 1970.

³ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 63.

profession de foi de son ami, Byron demanda à Hobhouse s'il n'était pas d'avis que ce serait rendre service à Shelley que de l'effacer, « ce qu'il fit avec grand soin »¹. Où se passa cette petite comédie ? Très tôt, les commentateurs prétendirent que ce fut sur le Montenvers, contre quoi Claire-Eliane Engel s'élève parce que Byron ne s'y rendit pas. Cet argument lui fit prétendre que Shelley n'avait rédigé qu'une seule inscription en grec ; or, en cherchant bien, j'ai trouvé qu'il y en avait quatre, différentes, dont une dans le registre du pavillon du Montenvers, où elle fut lue par Thomas Raffles, Robert Southey, et Humphrey Senhouse qui la copia ; son descendant, mon ami Roger Senhouse, eut l'obligeance de me la communiquer, avec le texte de l'observation également en grec, rédigé par le voyageur suivant pour confondre l'infidèle. Pour étayer son argument que Shelley n'exécuta pas d'inscription grecque au Montenvers, Claire-Eliane Engel² a recours au livre de William Liddiard, dont elle dit qu'en 1837 il chercha l'autographe de Shelley et, « à son très grand regret, il ne le trouva pas — et pour cause ! » En vérité, ce fut en 1827 que Liddiard feuilleta l'album de Chamonix, « et fut réjoui de ne pas trouver son nom ». La cause fut que quelqu'un avait déchiré la page de l'album et s'en était emparé.

Ce fut également le sort de la plus fameuse de ces inscriptions, commentée par Swinburne, Dowden, Rossetti, et autres, dont Claire-Eliane Engel³ dit qu'elle « s'est perdue depuis ». Heureusement, c'est inexact. La feuille fut acquise par le révérend Monckton Milnes, plus tard Lord Houghton, et passa dans la bibliothèque du marquis de Crewe qui eut la grande obligeance de me permettre de l'étudier. Je l'ai donc eue entre les mains, et en passant en revue les noms de tous les voyageurs inscrits sur cet extrait de registre d'auberge, il me fut facile de constater qu'elle provenait de l'Hôtel de Londres à Chamonix, auberge que je savais avoir été celle de deux personnages qui signèrent à la date donnée.

Shelley fit une faute d'orthographe dans cette inscription. Au lieu de δημοκρατικός il écrivit δημωκρατικός. Claire-Eliane Engel⁴ lui fait écrire « δεμωκρατικός (*sic*) ». Elle n'a fait que copier la transcription fautive de W. E. Peck. Toujours se méfier des « (*sic*) ».

¹ Gavin DE BEER, « An Atheist at Chamonix », *Keats-Shelley Memorial Bulletin*, 9, p. 1, London 1958. (Contient toutes les citations et références bibliographiques se rapportant aux inscriptions athées en grec de Shelley et à ceux qui les constatèrent.)

² C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 63.

³ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 51.

⁴ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 51.

Cela n'a d'importance que pour ceux qui préfèrent l'exactitude à l'erreur dans les études de lettres. Mais la chose la plus intéressante dans cette inscription, c'est que les mots « Mad. J. C. », c'est-à-dire Mademoiselle Jane Clairmont, et son lieu de naissance, Clifton, ont été soigneusement biffés à l'encre. Qui autre que Byron aurait effacé cette référence à la femme dont il avait eu par-dessus la tête pendant son séjour à Genève, et dont il ne pouvait plus sentir même le nom ? C'est une pièce, et non des moins importantes, à verser au dossier byronien.

Shelley, Mary et Claire partis de Genève le 29 août, et Hobhouse y étant arrivé, Byron prépara son voyage dans l'Oberland bernois. A cet effet, il acheta deux pouliches de François de Vacherot, seigneur de Vincy. La femme de Vacherot était une petite-fille de Sir James Kinloch¹, de Giez. Vacherot lui-même avait fait du service militaire en Corse, où il avait fait connaissance d'un jeune homme prometteur auquel il avait prêté des livres : Napoléon Bonaparte². Mais pendant les Cent Jours, Napoléon décréta une mobilisation supplémentaire, à laquelle Alphonse de Lamartine échappa en franchissant le Jura, et en demandant abri dans la première maison qu'il trouva ; ce fut justement celle de François de Vacherot³.

« L'été suivant (1816) », écrivit Lamartine⁴, « me trouvant à Genève, un de mes amis, qui y résidait, me montra, un soir sur la grève du lac Léman, un jeune homme qui descendait de bateau et qui montait à cheval pour rentrer dans une de ces délicieuses villas réfléchies dans les eaux du lac. Mon ami me dit que ce jeune homme était un fameux poète anglais appelé lord Byron. Je ne fis qu'entrevoir son visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule. J'étais alors bien inconnu, bien pauvre, bien errant, bien découragé de la vie. Ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageant à son gré ou se fixant à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves, passant

¹ Gavin DE BEER, « Anglais au Pays de Vaud. II. Sir James Kinloch à Giez », *Revue historique vaudoise*, t. 59, p. 60, 1951.

² [Francis KINLOCH], *Letters from Switzerland and France*, Boston 1819 ; et in *Philips' Voyages and Travels*, N° 3, vol. 5, p. 53, London 1821 ; et Gavin DE BEER, « Francis Kinloch », *Notes & Queries*, vol. 193, p. 167, London 1948.

³ F. FOURNIER-MARCIGNY, *Les amours de Genève*, p. 81, Genève & Annemasse, [1943].

⁴ *Ibid.*, p. 85. Dans un colloque sur le byronisme à l'Institut français du Royaume-Uni, 27-30 octobre 1961, M. R. Escarpit a nié que Lamartine ait jamais vu Byron parce que ce dernier ne mit jamais les pieds en France : *non sequitur*.

l'été sous les ombrages des Alpes, les hivers sous les orangers de Pise, me paraissait le plus favorisé des mortels. Il fallait que ses larmes vinssent de quelque source de l'âme, bien profonde et bien mystérieuse, pour donner tant d'amertume à ses accents, tant de mélancolie à ses vers. Cette mélancolie même était un attrait de plus pour mon cœur. Quelques jours après, je lus dans un recueil périodique de Genève, quelques fragments traduits du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*. Je devins ivre de cette poésie. J'avais enfin trouvé la fibre sensible d'un poète à l'unisson de mes voix intérieures. Je n'avais bu que quelques gouttes de cette poésie, mais c'était assez pour me faire comprendre un océan. » Après une telle confession d'admiration, il est peut-être mesquin de relever que ce ne put être en 1816 que le périodique de Genève (lequel ?) traduisit des fragments de *Manfred*, puisque ce poème ne parut qu'en 1817.

Le 17 septembre 1816, Byron et Hobhouse se rendirent en carrosse de Genève à Ouchy. Le lendemain, l'étape fut Vevey où ils descendirent au bord du lac, pendant que, par un malentendu, le carrosse, les pouliches et les domestiques partirent et les laissèrent « plantés-là ». Hobhouse courut après et les rattrapa à Clarens. Ce fut pendant leur visite aux Bosquets de Julie qu'eut lieu un épisode curieux. Roderick Murchison¹, ancien officier de dragons, et destiné à devenir un célèbre géologue anglais, et sa femme virent passer Byron à pied. Ils s'en souvinrent longtemps après ; Mrs Murchison était née Charlotte Hugonin, fille du général James Hugonin², lui-même fils de Francis Lewis Hugonin, Vaudois établi en Angleterre, et parent de ce Jean-François Hugonin qui épousa Françoise Marie de la Tour, héritiers et cousins de Madame de Warens, modèle sur lequel Jean-Jacques Rousseau avait calqué sa Julie, dont Byron allait visiter les Bosquets. Byron ne savait pas combien ses vers touchaient à la vérité quand il écrivit

... *le sentiment infini, ainsi senti*
*en solitude, lorsqu'on est le moins seul.*³

Le 18 septembre, à Clarens, Byron « logea à sa vieille maison »⁴, donc dans la maison où Shelley et lui avaient passé la nuit le 25 juin. Le propriétaire en était une femme. Quelle fut cette maison ? Ici un

¹ A. GEIKIE, *Life of Sir Roderick Murchison*, London 1875.

² Voir J. E. NORTON, *The Letters of Edward Gibbon*, London 1956 ; il est souvent question de la famille Hugonin dans la correspondance de Gibbon.

³ BYRON, *Childe Harold*, Chant III, strophe 90, traduction.

⁴ BYRON, *Letters and Journals*, vol. 3, p. 353, London 1899.

problème se pose, en raison des renseignements contradictoires rapportés sur ce sujet. D'abord, Eugène Rambert¹ : « On montre encore chez M. Dufour, à Clarens, une chambre qu'il [Byron] a habitée, celle où plus tard est mort Vinet. Il a aussi logé dans une autre maison, où demeurait une dame Pauly, qui l'estimait fort, pour ses belles manières, pour ses guinées et pour le bruit que faisait son nom dans le monde ; peut-être lui semblait-il que quelque chose dut en rejaillir sur elle. D'ailleurs, elle le tenait pour un grand original, une espèce de fou qui marchait toute la nuit dans sa chambre. J'ai recueilli ce propos de sa bouche. Un jour, accroupie dans son jardin, dans un costume fort simple, et raclonnant ses choux, en jardinière qui ne ménage pas le fumier, elle s'entend appeler avec un grand éclat de rire ; c'était Byron, qui arrivait sans s'être fait annoncer, et qui la regardait, par-dessus la haie. Elle veut fuir, mais on lui coupe la retraite, et on l'oblige à s'accroupir de nouveau devant ses choux, jusqu'à ce qu'un des compagnons du poète, Hobhouse, je crois, l'eut croquée dans son album. 'Jamais, me disait-elle, je ne fus tant vergogneuse'. »

Que doit-on retenir de toute cette histoire ? Byron n'a certainement pas habité deux maisons différentes, chaque fois pour une nuit. Il semble bien que ce fut la maison de Mme Pauly ou Pouly comme dit Frédéric Frossard², qui consigna ses souvenirs en 1892, à l'âge de 89 ans. Mais ses souvenirs sont extrêmement confus ; il fait venir Byron et Hobhouse à Clarens en bateau après un terrible orage, le 1^{er} septembre. La date est fautive, et l'orage et l'arrivée en bateau indiquent que Frossard a confondu la visite de Byron avec Shelley le 25 juin avec celle avec Hobhouse le 18 septembre. De plus, Mme Pouly lui a raconté, et il a retenu, une foule d'anecdotes apocryphes, des aventures suffisantes pour remplir plusieurs journées, alors que Byron n'est resté qu'une nuit : de nombreuses feuilles remplies de brouillons de vers qu'elle avait jetées au feu ; son retour à Clarens lors de son départ de Genève pour l'Italie alors qu'il passa par la rive méridionale du lac ; la visite qu'elle aurait reçue l'année suivante d'un ami de Byron lui apportant son portrait dessiné par Byron, etc.

Mme Pouly eut aussi un mot à dire sur Lady Byron, veuve. « Je l'ai vue, elle aussi. Je revenais de Vevey, un jour de marché, ma hotte sur le dos. Je rencontre une voiture, dont le cocher s'arrête en

¹ E. RAMBERT, *Montreux*, Neuchâtel 1877, p. 119.

² F. FROSSARD, *Poésie et Nature*, 1892 ; réimprimé dans la *Gazette de Lausanne*, 24 juillet 1924.

me voyant. C'était Lady Byron et sa fille, une petite demoiselle qui avait un nom singulier. Monsieur Monnet, des Trois-Couronnes, était avec elles. Il m'avait longtemps cherchée à Clarens. Il engageait la dame à y retourner pour visiter la chambre que son mari avait occupée. 'Non, répondit-elle; avoir vu son hôtesse me suffit'. »

Il y a des chances pour que cette petite histoire ne soit pas inventée, parce que Lady Byron vint en Suisse en 1826, quand elle rendit visite à l'institut Fellenberg à Hofwyl¹. Mais le nom de sa fille, Augusta Ada, n'est pourtant pas si singulier.

Pour en revenir à Byron et Hobhouse, le 18, ils visitèrent le château de Chillon et le château du Châtelard, dont la locataire était alors une dame anglaise dont on aimerait connaître le nom. Le 19, ils traversèrent le Col de Jaman, « beau comme un rêve », et ensuite par le Pays-d'Enhaut, le Simmenthal et le lac de Thoune, ils arrivèrent à Interlaken et Lauterbrunnen. La Petite Scheidegg les conduisit à Grindelwald, et la Grande à Meiringen, d'où ils revinrent par Berne et Fribourg à Genève. Comme on sait, ce voyage fournit au poète quelques inspirations pour *Manfred*. Ce que très peu savent, c'est que dans son voyage à l'Oberland Byron fut accompagné de Lamy, le marchand de gravures à Berne, qui servit de guide. Il refusa de servir de maquereau quand Byron l'invita à l'aider à séduire une jeune fille².

Le résultat littéraire le plus important de cette course dans l'Oberland bernois fut le poème dramatique *Manfred*. En le décrivant à son éditeur John Murray³, Byron dit qu'il était d'un caractère « très sauvage, métaphysique et inexplicable ». S'adressant à Thomas Moore⁴, il reconnaît avoir été « à moitié fou ». L'œuvre est un curieux mélange d'impressions de scènes alpestres, où on retrouve la Jungfrau, le Staubbach, et aussi des souvenirs de Chamonix, du lac Léman, et de la Dent de Jaman, le tout imprégné du conflit entre la pensée moderne et la conscience d'une part, et la foi traditionnelle d'autre part, renforcé par le cauchemar du remords, avec des traces du *Faust* de Goethe, et du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

La fin de la première scène consiste en un réquisitoire impitoyable, une incantation, prononcé par une voix surnaturelle, accusant un personnage de sentiments impardonnables, voire inavouables, dans

¹ Kurt GUGGISBERG, *Philip Emanuel von Fellenberg und seine Erziehungsanstalt*, Bern 1953.

² [Philip Henry STANHOPE], *Letters from Switzerland 1833*, p. 78, unpublished, Karlsruhe 1834.

³ BYRON, *Letters & Journals*, vol. 4, p. 54, London 1900.

⁴ *Ibid.*, p. 49.

lesquels on a cru voir des allusions de Byron à ses relations prétendues incestueuses avec sa demi-sœur. Selon John Buxton¹ et d'autres commentateurs, cette malédiction de calviniste, convaincu qu'il est voué à la damnation pour ses péchés, ne visait que Byron lui-même. Pour André Maurois² et Claire-Éliane Engel³, c'était Lady Byron que Byron maudissait dans ces strophes de roman noir. Le problème exige une étude et une analyse beaucoup plus approfondies.

D'abord, il convient de rappeler que l'Incantation de *Manfred* avait paru, *verbatim*, l'année précédente, parmi les poèmes que Byron ajouta à son *Prisoner of Chillon*, avec, en tête, la note que ce poème était un chœur dans un drame de sorcière inachevé, écrit quelques années auparavant. On sait que le texte de cette Incantation était prêt en été de l'année 1816, parce que ce fut Shelley qui le porta avec lui à Londres pour le remettre à l'éditeur Murray, quand il quitta Genève le 29 août. Mais le 24 août, Byron avait écrit à Madame de Staël une lettre⁴ qu'elle lui avait demandée pour essayer de réconcilier Byron avec sa femme, dans laquelle il avait dit, au sujet de Lady Byron, « je ne peux répondre qu'en disant que je l'aime ». Peut-on accuser Byron d'avoir visé Lady Byron dans l'Incantation, alors qu'il rédigeait cette lettre, et avant d'apprendre que la tentative de réconciliation avait échoué ? C'est à voir.

Le 5 octobre, Byron et Hobhouse quittèrent Genève pour l'Italie en passant par Evian, Saint-Maurice et le Simplon, « où Dieu et l'homme (en l'occurrence Napoléon) ont fait des merveilles ». Quelques jours auparavant une nombreuse compagnie, comprenant Lady Francis Beresford, Mr et Mrs Thomas Hope⁵, Mr Oswald Leicester et sa famille, avait été attaquée sur la route de Milan par des bandits armés de fusils, de sabres, avec des poignards entre les dents, et dévalisés, un des valets étant blessé⁶. Byron s'empressa d'écrire de

¹ John BUXTON, *Byron and Shelley*, London 1968, p. 45.

² André MAUROIS, *op. cit.*, t. 2, p. 56.

³ C.-E. ENGEL, *op. cit.*, p. 56. La sixième strophe de l'Incantation, qui contient les sentiments les plus âpres, débute, dans le poème ajouté au *Prisoner of Chillon* comme dans *Manfred* par les mots : — « By thy cold breast... » (« Par ton sein froid »), mais C.-E. Engel transcrit : — « By that cold breath... », et pour appuyer cette leçon, elle traduit : — « Par ta froide haleine ». C'est dommage de mutiler Byron (« Par cette froide haleine » eût été la traduction).

⁴ Doris Langley MOORE, « New Light on old Letters », in *Sunday Times*, London 1 March 1959, p. 13. La phrase importante de cette lettre est traduite dans Gavin DE BEER, « Madame de Staël et les Anglais », *Genava*, t. XV, 1967, p. 186.

⁵ Thomas Hope est l'auteur de *Anastasius* ; voir S. BAUMGARTEN, *Le crépuscule néoclassique*, Paris 1958.

⁶ *The Capel Letters*, edited by the Marquess of ANGLESEY, p. 177, London 1955.

Milan le 15 octobre à son cousin Henry Trevannion, à Genève, qui s'apprêtait à faire le même voyage, pour lui dire qu'ils étaient passés sans encombre ¹.

Byron avait quitté la Suisse pour toujours, mais le filet byronien avait encore quelques maillons qui le relient à elle. Un de ceux-ci fut Mrs Hoppner, femme de Richard Belgrave Hoppner, consul de Grande-Bretagne à Venise, née Isabelle Maria von May, de Berne. Sa sœur Charlotte Elisabeth fut la femme de Jacques-Louis de Budé, seigneur de Ferney. La bonne d'enfant des Shelley, Elise, de Genève, amena à Byron, à Venise, sa fille Allegra qu'il avait eue de Claire Clairmont. Ce fut cette même Elise qui débita à Mrs Hoppner le fameux racontar qui porte le nom de « scandale Hoppner », selon lequel Claire Clairmont aurait accouché à Naples d'un enfant de Shelley, ce qui ne fut certainement pas vrai, et fut d'ailleurs rétracté plus tard par Elise, mais qui dégoûta Byron finalement de Claire Clairmont ; peut-être était-ce le but visé par Mrs Hoppner, qui ne manqua pas de répéter l'histoire à Byron ².

Puis il y eut Frau Yosy ³, ou Josi, née Ann Cope, qui avait épousé Johann Josi à Londres le 30 juillet 1802, et vivait à Uetendorf près de Thoune, où elle écrivit un livre sur la Suisse qui se solda par une

¹ Gavin DE BEER, « Meshes of the Byronic net in Switzerland », *English Studies*, vol. 33, p. 393, 1962.

² Newman Ivey WHITE, *Shelley*, vol. 2, pp. 74, 306, 622, London 1947. Il serait beaucoup à souhaiter que l'identité d'Elise soit établie. Elle avait une fille, Aimée, que l'on amena voir sa mère à Chambéry lors du passage des Shelley en route pour l'Italie, le 27 mars 1818. Selon Mary Shelley (*Mary Shelley's Journal*, edited by Frederick L. JONES, Norman (Oklahoma) 1947, p. 95), les personnes qui amenèrent Aimée furent « Elise's mother, father-in-law », donc, mère et beau-père d'Elise. Selon Claire Clairmont (*The Journals of Claire Clairmont*, edited by Marion KINGSTON STOCKING, p. 88, Harvard 1968), ce furent « Monsieur et madame Romieux ». Les Romieux étaient-ils époux, dans quel cas ce nom ne serait pas celui d'alliance d'Elise ? Ou M. Romieux était-il le père du mari d'Elise ? M. le professeur Bernard Gagnebin et M. Jean-Daniel Candaux ont eu la grande obligeance de faire quelques recherches dans les registres de Genève, mais Elise y est encore introuvable. Ce fut elle qui amena à Byron, à Venise, sa fille Allegra, qu'il avait eue de Claire Clairmont, mais les registres de police autrichiens à l'Archivio di Stato sont muets sur elle, ainsi que les archives de la légation britannique à Naples, où, selon Mary Shelley, Elise épousa Paolo Foggi, leur cocher. Il ne reste que les papiers de Budé qui pourraient livrer ce secret, vu que Mrs Richard Belgrave Hoppner, épouse du consul de Grande-Bretagne à Venise, était Isabelle de May, et que sa sœur Charlotte-Elisabeth épousa Jacques-Louis de Budé. Peut-être Isabelle Hoppner raconta-t-elle à sa sœur l'histoire du « Hoppner scandal ».

³ Gavin DE BEER, « Mrs Ann Yosy, a friend of Switzerland », *Hesperia*, Bd. 2, S. 104, Zürich 1951.

mévente. Trois autres ouvrages, anonymes cette fois, rédigés par elle, eurent le même sort, et parmi eux un *Reflections in a Walk round the Lake of Geneva*¹, qui couvre Byron de louanges dans de très mauvais vers. Cette adulation fut peut-être à dessein, car veuve, dépourvue, avec une fille désertée par son mari, Frau Yosy écrivit à Byron pour lui étaler son malheur. Byron lui envoya trois cents francs et pria son éditeur John Murray, qui avait publié le livre sur la Suisse, de faire de son mieux pour intéresser la caisse de secours littéraire au cas de Frau Yosy.

Enfin, dernier maillon et le plus inattendu de tous, Aleksandr Sergejevitch Pouchkine, grand admirateur de Byron, après avoir lu le *Prisonnier de Chillon*, composa à son tour, en 1821, le *Prisonnier du Caucase*. Le 7 avril 1825, premier anniversaire de la mort de Byron, Pouchkine écrivit à Viasemsky : « J'ai commandé, dès hier, une messe pour le repos de son âme. »²

Sir Gavin DE BEER

Docteur ès lettres de l'Université de Lausanne honoris causa,
Docteur de l'Université de Bordeaux honoris causa,
Correspondant de l'Institut de France.

¹ [Ann Yosy], *Reflections in a Walk round the Lake of Geneva*, Geneva 1821, printed for the author.

² *Montreux*, p. 281, Montreux, Corbaz, 1950.

APPENDICE

« L'affaire » *Julia Alpina*

Afin de ne pas trop alourdir le texte, qui se doit de viser principalement Byron, nous avons reporté à cet appendice quelques renseignements supplémentaires sur « Julia Alpinula », qui ne seront pas sans intérêt pour les Vaudois.

Johannes von Müller ajouta à sa description de Julius Alpinus, dont l'existence est attestée par Tacite, le renseignement que c'était « un citoyen riche et bien apparenté », parce qu'une autre inscription (véritable cette fois-ci), trouvée à Wettingen, annonce que « Alpina Alpinula avait épousé l'opulent citoyen de Baden », qui avait érigé un temple à la déesse Isis. En effet, le CIL XIII 5233 donne le texte : DEAE ISIDI TEMPLVM A SOLO L[VCIVS] ANNVSIVS MAGIANVS DE SVO POSVIT VIK[ANIS] AQVENSIB[VS] AD CUIVS TEMPLI ORNAMENTA ALPINIA ALPINVLA CONIVNX ET PEREGRINA FIL[IA] [DENARIOS] C DEDERVNT L[OCVS] D[ATVS] D[ECRETO] VIKANORVM. De plus, il y avait aussi à Avenches une autre inscription véritable, pierre tombale de MARCVS ALPINIVS VIRILIS (CIL XIII 5130), et F. Staehelin (p. 191) montre que selon les lois philologiques en vigueur en Helvétie, le père d'Alpinus Virilis et d'Alpinia Alpinula pouvait très bien avoir porté le nom de Julius. Le faussaire de Julia Alpinula était donc bien étayé.

Julia Alpinula fait son apparition suivante dans le rôle de pamphlétaire politique au temps de la République Helvétique. En 1800, le directoire helvétique mis en place par les Français fut dissous, et Frédéric-César de La Harpe protesta dans une plaquette imprimée à Lausanne, ayant titre *Lettres de Julius Alpinus, citoyen d'Aventicum, aux Helvétiens, sur l'ajournement du Corps Législatif helvétique et sur la situation de nos affaires*. La vente en fut immédiatement prohibée par la police. La Harpe riposta en rédigeant un autre pamphlet, donnant comme auteur *Julia Alpinula, prêtresse*

de la déesse Aventine, fille de Julius Alpinus, et accusant les Proconsuls de la République d'avoir agi *ultra vires* et d'avoir substitué leur arbitraire à la loi. (L. MOGEON, « Interdiction des lettres de Julius Alpinus », *Revue historique vaudoise*, t. 23, 1915.)

Chose curieuse, personne parmi ceux qui citèrent l'inscription de Julia Alpinula ne put dire qu'il l'avait vue lui-même. Déjà en 1710, Marquard Wild écrivit dans son *Apologie pour la vieille cité d'Avenches* (publiée à Berne) que l'inscription n'existait plus. Loys de Bochat (*Mémoires critiques pour servir d'éclaircissements sur divers points de l'histoire ancienne en Suisse*, Lausanne 1747) dit que l'inscription « ne se voit plus à Avenche » ; le doyen Bridel avoua (*Conservateur Suisse*, tome 7, p. 428, Lausanne 1815) qu'il n'avait pas vu l'épithète « qui était autrefois à Avenches et qu'on n'y trouve plus ». J. W. Polidori, le médecin qui accompagna Byron (*Diary of Polidori 1816*, London 1911, p. 94), raconte que Byron et lui avaient cherché l'inscription en vain ; Thomas Medwin en fit de même en 1820 (*Conversations of Lord Byron*, London 1824, p. 72) et Byron lui-même avoua qu'il avait tiré le texte de l'inscription d'un livre (celui de Friedrich von Matthisson). J. G. Ebel dans son *Manuel du voyageur en Suisse* (Zurich 1810) annonce au lecteur qu'« on a trouvé un grand nombre d'inscriptions à Avenches, et quoiqu'elles n'existent plus sur la pierre, les antiquaires ont pris soin de les conserver par écrit. Telle est la suivante : 'Ici repose julia Alpinula...' ». Evidemment, pour les rédacteurs de guides, la situation était devenue délicate.

Mais voilà qu'en cette année 1810 une explication de l'énigme fut fournie par un journal soleurois qui rappela que quatre ans auparavant Marc Anton Pellis avait propagé dans ses *Elémens de l'Histoire de l'Ancienne Helvétie* la nouvelle écœurante que l'inscription, si longtemps la prunelle de l'œil du château d'Avenches, a été vendue en Angleterre. Louis Levade répéta ce « canard » dans son *Dictionnaire géographique et historique du Canton de Vaud* (Lausanne 1824). On répéta cette histoire à Philip Henry Stanhope qui dévoila la fraude de la prétendue inscription (*Quarterly Review*, vol. 78, p. 61, London 1846).

Curieux et naïf acharnement à vouloir croire à un texte parce qu'il avait été imprimé.

Sir Gavin de BEER.